

Un siècle malgré tout. Retour sur l'Histoire du monde au XV^e siècle

Patrick BOUCHERON

Résumé

L'usage par les historiens de la notion de siècle s'apparente à ce que les anthropologues appellent une conduite sans croyance : ils ne croient pas sérieusement que l'histoire progresse de cent ans en cent ans et que chaque fin de siècle doit inévitablement prendre des teintes semblablement décadentistes, mais utilisent malgré tout cet opérateur de périodisation en espérant sans doute qu'il affiche avec suffisamment d'évidence son artifice. C'est cette évidence que questionne cet article, plaidant pour un usage critique de la notion de siècle, dont on perçoit aisément les connotations implicites dès lors qu'on joue à le décaler. L'utiliser dans le cadre d'une histoire mondiale, la plus rétive a priori à ce type de périodisation européocentrée, est une autre forme d'expérimentation historiographique sur laquelle on se propose ici de faire retour. En cherchant le lieu du XV^e siècle, on trouve le monde ; en tentant de décrire ce siècle comme un monde, on cherche à écrire l'histoire malgré tout.

Mots-clés : périodisation, Moyen Âge, Renaissance.

Abstract

The way historians use the notion of the century may be compared to what anthropologists call conduct unfounded on belief – they do not really believe that history moves forward in periods of one hundred years and that the turn of each century must inevitably take on overtones of decadence, but they use this notion as a way to periodize nonetheless, hoping that its artifice will be sufficiently obvious. This article questions this obviousness and calls for a critical use of the notion of the century, whose implicit connotations become distinct when it is shifted experimentally. Using this notion in the framework of world history, which is fundamentally the most stubbornly resistant to this type of European-centric periodization, is another form of historiographical experimentation which should be called into question. In searching for the place of the 15th century, we find the world ; in trying to describe the 15th century as a world, we attempt to write history nonetheless.

Keywords : periodization, Middle Ages, renaissance.

Les Wards n'existent pas. Un écrivain a pourtant entrepris de rassembler l'anthologie de leur littérature. Tel est sans doute l'un des projets littéraires les plus surprenants de ces dernières années : Frédéric Werst invente du même élan une langue et ses principes de traduction, une histoire et les étranges correspondances qu'elle peut entretenir avec la nôtre, un roman des origines et les origines de son propre roman, la disparition d'un monde et le moyen de le faire revenir à nous. Mais si son récit n'est pas complètement déconcertant, c'est parce qu'on y peut retrouver la stabilité

de quelques repères. «Assez vite, écrit-il dans son introduction, la période qui va de l'élection de Matha Algôr (214) à l'assassinat de Matha Arwasis (326) a été perçue comme une continuité¹.» Soit le III^e siècle après Zaragabal, période d'apogée de la littérature en wardwesân. « Dès lors, on comprend que les historiens européens aient tenu à établir, à propos des Wards comme ils l'avaient fait pour beaucoup d'autres peuples, une périodisation en trois temps : "essor", "apogée", "décadence"². »

Ainsi donc, le siècle agit dans le roman de Frédéric Werst à la manière d'un opérateur de familiarité. On s'y accroche comme au frêle esquif surnageant dans un océan d'indétermination et d'étrangeté. N'est-ce pas d'ailleurs toujours ainsi que les historiens usent de la période séculaire ? On connaît le mot fameux de Marc Bloch :

Nous ne [les] nommons plus d'après leurs héros. Nous les numérotons à la file, bien sagement, de cent ans en cent ans, depuis un point de départ une fois pour toutes fixé à l'an un de notre ère [...]. En un mot, nous nous donnons l'air de distribuer, selon un rigoureux rythme pendulaire, arbitrairement choisi, des réalités auxquelles cette régularité est tout à fait étrangère³.

Nous nous donnons l'air : c'est bien d'une conduite sans croyance dont il s'agit, feignant l'indifférence que confère la logique freudienne du « comme si ». Nul, parmi les historiens, ne peut croire sérieusement à l'idée décadentiste de « fin de siècle » – c'est-à-dire au fait que chaque période de cent ans s'achève invariablement par une époque teintée d'inquiétude, la numérotation décimale des millésimes calculés depuis la date supposée de naissance du Christ s'imposant à l'humeur des hommes. Mais chacun, pourtant, a pris l'habitude d'héroïser les siècles, en les affrontant deux à deux, comme en un jeu de rôles, où le XIII^e doit s'opposer au XII^e siècle aussi sûrement que le XVII^e est fondamentalement différent du XVIII^e siècle⁴.

Le poids du siècle

L'usage parfois irraisonné que les historiens font de la notion de siècle est évidemment dépendant de la sécularisation du temps. Son histoire est bien connue ; je ne la rappellerai ici qu'à grands traits. *Saeculum*

1. WERST Frédéric, *Ward III^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2014, p. 10.

2. *Ibid.*, p. 9.

3. BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1974 (1^{re} éd. 1949), p. 147-148.

4. Voir par exemple ZÉKIAN Stéphane, « La personnification du 18^e siècle dans la France révolutionnée : remarques sur l'enjeu des fictions séculaires », *Dix-huitième siècle*, 42, 2010, p. 617-632.

s'entendait originellement comme une découpe du temps un peu ample, plus vaste en tout cas que la durée d'une génération. « On sait que le mot de siècle ne se prend ici que d'une manière vague, pour signifier une durée de soixante ou quatre-vingts ans, plus ou moins », écrit Diderot dans *L'Encyclopédie*⁵. Les règnes, pourvu qu'ils soient longs, font des gabarits commodes pour les siècles. Aussi s'évalent-ils ordinairement, de tout leur long, à l'ombre de grands noms.

On pense évidemment au *Siècle de Louis XIV* de Voltaire, qui affirmait en 1751 : « quiconque pense, et ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde⁶ ». Celui du Roi-Soleil était assurément le plus remarquable, mais il avait été précédé par le siècle de Périclès, le siècle de César et d'Auguste et celui – on y reviendra – « qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II⁷ ». De ce texte, Krzysztof Pomian a proposé un commentaire désormais classique⁸. Ajoutons-y simplement deux remarques : la première tient à la nature aristocratique de la périodisation voltairienne, qui s'assume nettement comme une découpe intellectualisée du temps, par ceux qui pensent artistiquement le monde. La seconde concerne sa portée géohistorique. La Grèce, puis Rome, puis l'Italie, puis la France enfin : chaque siècle a son lieu, et ce lieu recentre le monde.

Cette manière héroïque aura évidemment une postérité : si l'on ne peut plus, au XIX^e siècle, faire coïncider le siècle et le règne, on ne renonce pas tout à fait à le désigner par un nom propre, pourvu que celui-ci évoque un créateur dont l'œuvre affronte le monde avec suffisamment d'énergie. Mais si l'on peut parler de siècle de Victor Hugo ou du siècle de Picasso, c'est seulement à titre de métaphore : l'artiste fait le monde, et détrône les souverains pour en nommer la durée. Il n'empêche : l'assimilation du siècle à une période de cent ans s'est définitivement imposée aujourd'hui, au point de masquer sa facticité par l'évidence de sa neutralité. Elle existait déjà au temps de Diderot et de Voltaire, et depuis longtemps. Si les lexicographes ont repéré, dès le Moyen Âge, quelques rares usages du terme *saeculum* pour désigner une période de cent ans, c'est au XVI^e siècle que s'expérimentent réellement ces usages et au XVII^e siècle qu'ils se diffusent, du moins dans le monde savant. Un groupe d'érudits protestants s'en emparèrent pour scander

5. « Siècles, les quatre », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 15, Neuchâtel, Samuel Faulche, 1765, p. 172.

6. VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, Berlin, C.-F. Henning, 1751, p. 2.

7. *Ibid.*

8. POMIAN Krzysztof, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984, p. 123-125.

leur *Histoire ecclésiastique* (Bâle, 1559-1574). On les appelait précisément les « Centuriateurs de Magdebourg ». Le cardinal Baronius leur donna la réplique catholique à Rome avec ses *Annales ecclésiastiques* également organisées en siècles de cent ans.

La notion était donc intellectuellement disponible bien avant la Révolution française, dont on dit qu'elle imposa la sécularisation du temps. Car à ce moment-là, et pour la première fois, un événement bouleversant faisait coupure à la fin d'une période centenaire. Le siècle aurait cent ans : à l'aura du grand homme on préférerait désormais l'exactitude du nombre. De ce point de vue, Michelet apparaît une fois de plus comme inaugural, qui publie en 1880 une *Histoire du XIX^e siècle* à la fois prématurée et crépusculaire, calmant son pessimisme historique par une réflexion sur le bégaiement de la Terre, depuis Babeuf jusqu'à la Commune. Ainsi écrit-il dans sa préface :

ceux qui croient que le passé contient l'avenir, et que l'histoire est un fleuve qui s'en va identique, roulant les mêmes eaux, doivent réfléchir ici et voir que très souvent un siècle est opposé au siècle précédent, et lui donne parfois un âpre démenti. Autant le XVIII^e siècle, à la mort de Louis XIV, s'avança légèrement sur l'aile de l'idée et de l'activité industrielle, autant notre siècle par ses grandes machines (l'usine et la caserne) attelant les masses à l'aveugle, a progressé dans la fatalité⁹.

Si le XIX^e siècle est le premier dont on fit l'histoire en tant que période séculaire, il appelait en son miroir le portrait croisé de celui qui l'avait précédé. Ainsi s'origine cette habitude inévitable, d'autant plus pernicieuse sans doute qu'elle demeure inaperçue, et qui consiste à opposer les siècles deux à deux. Les philosophies de l'histoire qui prétendent caractériser le XX^e siècle le font toujours, explicitement ou non, par rapport au XIX^e siècle¹⁰. Tel est l'artifice essentiel de la notion sécularisée de siècle : elle ne transporte pas seulement avec elle l'idéal arithmétique d'un chiffre rond (avec toutes ses connotations subsidiaires : amorce, tournants, fin de siècle...) mais la nécessité d'un affrontement antithétique. On connaît le brio avec lequel Daniel Milo entreprit de troubler cette transparence de l'évidence séculaire, c'est-à-dire de la rendre opaque aux historiens¹¹. Remarquant que ces derniers croyaient pouvoir s'affranchir de sa tyrannie en retardant les entrées de siècle d'une demi-génération

9. MICHELET Jules, *Histoire du XIX^e siècle*, dans LEUILLIOT Bernard et VIALLANEIX Paul (éd.), *Œuvres complètes*, tome 21, Paris, Flammarion, 1982, p. 57-58 (1^{re} éd. 1872 pour *Histoire du XIX^e siècle*). Voir sur ce texte le beau commentaire de Roland BARTHES, *Michelet par lui-même*, Paris, Le Seuil, 1954, p. 56-58.

10. Voir par exemple BADIOU Alain, *Le siècle*, Paris, Le Seuil, 2005.

11. MILO Daniel S., *Trahir le temps (histoire)*, Paris, Les Belles Lettres, 1991, p. 18 et s.

(ainsi, du moins pour l'histoire scolaire en France, le XVI^e commencerait en 1515, le XVII^e en 1610, le XVIII^e en 1715, le XIX^e en 1815, le XX^e en 1914...), Daniel Milo ne s'arrête pas en si bon chemin et imagine que Denys le Petit, le moine du VI^e siècle à qui l'on attribue traditionnellement l'invention de l'ère chrétienne, décida finalement de la faire débiter non par l'année de la naissance mais par celle de la Passion du Christ. Tout se trouverait donc décalé de 33 ans.

À ce jeu, le XIX^e siècle devient donc le grand siècle moderniste et révolutionnaire, commençant pour nous en 1833. La Restauration, Stendhal, Hegel, Goethe, Keats, Byron, rejoignent un très convaincant siècle des Lumières. Celui-ci *comprend* le romantisme : Rousseau, Chateaubriand et Musset se situent enfin du même côté de la cassure des siècles. Mais ce qu'il perd d'un côté, le XIX^e siècle le récupère de l'autre : la Grande Guerre bien entendu, mais aussi Joyce, Proust, Kafka, Schoenberg, Freud, Einstein¹². Il appartient à chacun de s'interroger : le fait de considérer que notre siècle (le XX^e siècle, où nous serions encore) commence avec la Grande Dépression et l'arrivée d'Hitler au pouvoir ne jette-t-il pas quelques clartés sur l'intelligence de notre présent ? Mais peu importe au fond : Daniel Milo ne cherchait pas à défendre une périodisation comme étant *plus vraie* qu'une autre. Il conviait seulement les historiens à un exercice d'*étrangeté*, au sens de Carlo Ginzburg¹³, afin de dénaturer leur rapport à la découpe du temps. Par le jeu des déplacements – le pas de côté des siècles – la découpe séculaire des temps est rendue à son arbitraire. Elle n'en devient pas pour autant inutilisable. Tout au contraire, elle reste accueillante à un usage critique. Or que cherche-t-on à dire lorsqu'on enjoint aux historiens de faire un usage critique des catégories de la compréhension historique ? L'expression s'entend de deux manières, ou plutôt en deux temps : critique de la prétention des catégories à l'universalité, puis usage malgré tout¹⁴.

12. Cette chronologie de la modernité (1830-1930) coïncide avec celle que défend aujourd'hui Christophe CHARLE (mais sans se référer à la réflexion de Milo) dans *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin, 2011.

13. Dans GINZBURG Carlo, *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001. Voir sur ce point le dossier thématique récent de la revue *Essais. Revue interdisciplinaire d'humanités*, hors série 1, « L'étrangeté. Retour sur un thème de Carlo Ginzburg » (LANDI Sandro [dir.]), 2013.

14. Je reprends ici quelques-unes des réflexions développées dans *L'entretemps. Conversations sur l'histoire*, Lagrasse, Verdier, 2012, p. 105-110, qui assumait ainsi cet usage critique des catégories de la périodisation : « Parce qu'on n'a guère le choix dès lors qu'il s'agit de mettre en mots le cours du temps – alors ces mots filent devant nous, derrière nous, à côté de nous, mais jamais tout à fait avec nous – mais aussi parce qu'il nous faut assumer le cœur léger cet écart littéraire ».

Le siècle du monde : pourquoi une histoire du XV^e siècle ?

C'est à ce type d'usage critique qu'ont prétendu les auteurs du volume collectif *Histoire du monde au XV^e siècle*¹⁵. En revenant aujourd'hui brièvement sur cette expérimentation historiographique, je ne prétends nullement théoriser après coup des intentions qui n'avaient jamais été proclamées, ni même explicitement formalisées, avant d'être mises en œuvre dans un livre dont un des paris méthodologiques consistait précisément à faire peser la charge de la démonstration sur le régime même de sa propre narration. Autrement dit, ce que le livre avait à dire, il le disait par les moyens propres de sa mise en intrigue : ses quatre parties, ses variations d'allure narrative et d'intensité de voix, sa polyphonie et ses discordances toujours au bord de la rupture, et jusqu'à ses annotations marginales renvoyant les articles les uns aux autres. Autant d'invitations à interrompre la lecture pour la reprendre ailleurs : elles étalaient sur l'ensemble du volume une toile d'histoire comparative par la mise en contemporanéité de familiarités déplacées dont les mailles n'étaient pas entièrement serrées. Il appartenait ensuite au lecteur de s'en saisir ou pas, s'il voulait appréhender ces « boucles du monde » que promettait l'introduction générale.

S'il ne s'agit donc pas de durcir ici, par quelques propos trop théoriquement rigides, la consistance historique d'un « monde au XV^e siècle » que le livre présentait sous une forme volontairement hypothétique et fuyante, on s'attachera seulement à éclaircir ce paradoxe apparent : comment justifier l'usage de la notion de siècle – qui renvoie implicitement à celle d'ère chrétienne – lorsque l'on prétend travailler au décentrement du regard par une histoire du monde qui ne se ramène pas à la chronique inéluctable de son occidentalisation ? Chacun comprend d'emblée que la *World history*, dès lors qu'on l'envisage non comme un programme particulier de recherche mais comme une mise à l'épreuve du savoir historique en général, constitue la plus radicale des forces dissolvantes des périodisations européo-centrées¹⁶. Jacques Le Goff le savait

15. BOUCHERON Patrick (dir.), *Histoire du monde au XV^e siècle*, Paris, Hachette, « Pluriel », 2 tomes, 2012 (1^{re} éd. Fayard, 2009). Qu'il me soit permis une fois encore de remercier à cette occasion l'équipe de coordination de l'ouvrage : Julien Loiseau, Pierre Monnet et Yann Potin. Les quelques remarques qui suivent doivent tout à la réflexion collective que nous avons menée ensemble, pour préparer ce livre, mais aussi pour en accompagner la réception – et notamment lors d'une séance du forum du Centre de recherches historiques (CRH) de l'EHESS consacrée le 21 mai 2011 au thème « Contextes et histoire globale ».

16. Pour situer cette position dans le panorama, vaste et contrasté, des différentes acceptions de la *World* (ou *Global*) *History*, je me permets de renvoyer ici à Patrick BOUCHERON, « L'entretien du monde », dans BOUCHERON Patrick et DELALANDE Nicolas (dir.), *Pour une histoire-monde*, Paris, Presses universitaires de France, 2013, p. 5-23.

mieux que personne, qui achevait son dernier livre par une réflexion fondamentalement inquiète sur l'instabilité des périodisations de l'histoire au risque de la mondialisation. *L'Histoire du monde au XV^e siècle* lui inspirait cette réflexion profondément juste – que je ne peux reprendre aujourd'hui qu'avec émotion et gratitude : le projet du livre était de confronter « la situation des différents pays du monde au XV^e siècle, sans l'intégrer pour autant dans une périodisation de l'histoire¹⁷ ».

Dans le cas du XV^e siècle, cette périodisation était il est vrai des plus incertaines. Toujours pour Jacques Le Goff, ce siècle est le lieu d'un recouvrement conflictuel entre Moyen Âge et Renaissance : « il y a coexistence et parfois affrontement entre un long Moyen Âge, débordant sur le XVI^e siècle, et une Renaissance précoce, s'affirmant dès le début du XV^e siècle¹⁸ ». Il est vrai que sur le plan académique, on ne se dit pas spécialiste du XV^e siècle, mais de la fin du Moyen Âge – ce qui correspond aux pratiques d'enseignement où le millénaire, exténué, n'en finit pas de finir entre la chute de Constantinople et le voyage de Christophe Colomb. 1453, 1492 : ces deux dates font, dans les représentations communes, des candidats sérieux au titre de fétiches de la modernité. Or Jérôme Baschet a montré dans sa *Civilisation féodale* que ce qui prenait pied en Amérique avec les *conquistadores* n'était en rien les temps modernes, mais ce Moyen Âge conquérant et obtus, batailleur et chrétien, en un mot féodal, de la *Reconquista*¹⁹. Le Moyen Âge, oui, mais tel que le XV^e siècle l'avait transformé : voici défini l'objectif.

Il y avait donc un enjeu théorique à tenter une histoire médiévale de ce siècle, et pas seulement pour disputer aux modernistes l'habitude qu'ils ont prise, depuis Fernand Braudel, de commencer à se sentir chez eux dans l'Italie du *Quattrocento*. On songe évidemment ici à la chronologie de son chef-d'œuvre, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^e-XVIII^e siècles)* : elle imposera massivement son pli aux travaux de la *World History* qui se donnent pour objet l'histoire en longue durée de la prééminence économique du capitalisme européen²⁰. Or c'est précisément parce que le XV^e siècle est pris dans le pli du livre, entre Moyen Âge et Renaissance, qu'il en devient invisible. Notre effort aura été en somme de casser la reliure. Car ne voir dans ce moment qu'un lever de rideau, c'est inévitablement orienter l'histoire – c'est-à-dire à la fois rejoindre

17. LE GOFF Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Paris, Le Seuil, 2014, p. 18.

18. *Ibid.*, p. 135.

19. BASCHET Jérôme, *La civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2004.

20. BRAUDEL Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Armand Colin, 1979.

un récit écrit par avance et l'enfermer quelque part, en l'occurrence ici la provincialiser dans ce finistère de l'Eurasie qu'on appelle l'Europe et qui n'a pas encore fait montre de sa prééminence. Pourtant, il n'était pas écrit que la mondialisation fût l'occidentalisation du monde, et le XV^e siècle est précisément le moment où l'histoire semble hésiter entre différents avènements possibles. Il s'agissait donc d'en déplier les potentialités inabouties, les promesses non tenues, pour « défataliser » le cours du temps et dissiper l'aura du futur antérieur, ce charme de ce qui s'impose à nous comme ayant été inéluctable, au seul motif qu'il en fut ainsi.

Par une démarche typiquement géohistorique qui consiste à ramener une périodisation à l'espace qui seul la légitime et la rend intelligible, il s'agissait donc de se poser la question du lieu du siècle²¹. Or, pour le XV^e siècle, ce lieu ne pouvait être que le monde. La saisie du monde par le XV^e siècle avait quelque avantage : elle permettait de rompre avec la tendance globalisante de la *World History*, qui avale sans vergogne des siècles entiers, risquant d'étendre en longue durée un récit vaguement documenté²². En maintenant une échelle historique relativement stable, ou en tous cas délimitée, on peut espérer garantir, pour chaque espace envisagé, un régime d'administration de la preuve qui tient compte des discontinuités de la production documentaire. Mais la saisie du XV^e siècle par le monde produisait également des gains heureux : elle évitait l'encombrant concept de Renaissance, dont on doit sans doute renoncer à trouver des équivalents historiques ailleurs qu'en Europe puisqu'il ne sert à rien d'autre, précisément, qu'à réserver à l'Europe l'exorbitant privilège de la modernité – voici pourquoi on ne gagne sans doute pas grand-chose à prétendre l'euphémiser aujourd'hui par la catégorie académique faussement neutre de « *Early modern* », dont la traduction française en « première modernité » accentue encore la téléologie implicite²³. Mais dès lors qu'on prenait le monde pour cadre d'analyse, l'articulation entre Moyen Âge et Renaissance perdait évidemment une grande partie de sa pertinence.

Il en ressortait donc *un siècle débordé*, pour paraphraser le titre du roman de Bernard Frank :

21. Pour une réflexion sur ces « espaces-temps suspects » que sont les périodisations non spatialisées et sur la nécessité de les soumettre à des questions géohistoriques du type « où est l'Antiquité ? », voir GRATALOUP Christian, *Faut-il penser autrement l'histoire du monde ?*, Paris, Armand Colin, 2011, ainsi que sa contribution dans ce même volume.

22. Je reprends ici une idée développée par Pierre Monnet dans sa présentation au forum du CRH « Contextes et histoire globale » cité note 11.

23. MARCUS Leah S., « Renaissance/Early Modern Studies », dans GREENBLATT Stephen et GUNN Giles (dir.), *Redrawing the Boundaries*, New York, The Modern Language Association of America, 1992, p. 41-63. Voir également l'article de Philippe Hamon dans ce même volume.

Voici donc un quinzième siècle de 140 ans, entre 1380 et 1520, balisé par deux frayeurs terribles, qui sont en même temps deux actes de conquête : la peur de la menace turque et des hordes de Tamerlan à la fin du XIV^e siècle et la geste des conquistadors au début du XVI^e siècle²⁴.

Mais ce débord, précisément, ne se justifiait que pour des raisons conjoncturelles que les différentes contributions de l'ouvrage s'attachaient à expliciter localement, en les ramenant dans leurs zones de pertinence géographique. Il ne prétendait en aucune manière intégrer le XV^e siècle dans une périodisation de l'histoire, pour reprendre l'expression de Jacques Le Goff. Autrement dit, il s'agissait moins de construire une périodisation légitimant un récit historique qui ferait du XV^e le siècle du monde que de comprendre la manière dont on pouvait saisir un siècle comme un monde. Affaire de méthode, plutôt que de contenu : en tant que cadre arbitraire de déploiement d'une chronologie ample mais limitée, le siècle vaut comme point de départ, certainement pas comme objectif à atteindre. Parce qu'elle exhibe avec suffisamment d'ingénuité son artifice – comment croire sérieusement à l'existence d'un XV^e siècle océanien ? Pourtant, le livre débutait, un an avant la prise de Constantinople, par l'éruption d'un volcan dans l'archipel de Vanuatu²⁵... – et parce qu'il est dès lors impossible de la prendre au mot, la notion de siècle permet de neutraliser le récit historique de toutes ses connotations implicites.

Malgré tout, le siècle

Est-ce donc cela, l'usage critique d'un siècle malgré tout ? Une périodisation d'autant plus efficace qu'elle serait ouvertement arbitraire ? Pas tout à fait : car à l'issue d'une telle opération historiographique, même si l'on résiste à la tentation de la qualifier par un titre qui en orienterait définitivement la portée en aiguisant la flèche du temps (du type « De Tamerlan à Magellan »), il est difficile de renoncer tout à fait à en décrire la texture temporelle. Au XV^e siècle, l'espace se plie à la courbe du temps : tandis que la certitude de voir s'épuiser le temps

24. POTIN Yann, « Saisir le siècle comme un monde », communication inédite au forum du CRH « Contextes et histoire globale » cité note 11. Je remercie particulièrement Yann Potin de m'avoir confié le texte de son intervention.

25. L'éruption du Kuwae en 1452 est un événement mondial paradoxal dans la mesure où la simultanéité de ses effets sur l'enveloppe atmosphérique du globe ne peut être comprise que rétrospectivement, à partir des découvertes scientifiques des trente dernières années. D'où la nécessité de distinguer entre les effets de contemporanéités et les artifices de l'histoire simultanée : voir BOUCHERON Patrick, « Les boucles du monde », dans BOUCHERON Patrick (dir.), *Histoire du monde...*, op. cit., tome 1, p. 9-49 et « Kuwae ou la naissance du monde », *L'Histoire*, 347, 2009, p. 8-13.

du monde anime la pensée d'Ibn Khaldûn comme celle de Machiavel, dans la Chine de l'empereur Yongle comme dans l'Islam des grands compilateurs s'observe une même volonté de récapitulation du passé par les savoirs accumulés. En ce miroir, la Renaissance italienne se verra plus inquiète qu'on ne l'envisage ordinairement. C'est donc bien qu'une pulsation nouvelle du temps, étendu ou entendu à l'échelle du monde, impose un nouveau régime d'historicité – du moins aux sociétés rythmées par un temps historique que l'on voit s'insinuer partout où progresse notamment l'islamisation (ainsi en Indonésie)²⁶. Mais il ne fait que frôler l'Afrique, qui demeure en grande partie à l'écart de ce « monde du XV^e siècle » – entendu comme une découpe d'espace et de temps, ou pour mieux dire une forme de contemporanéité²⁷.

Car il s'agit bien de cela : ce qui fait siècle est le sentiment diffus d'une contemporanéité en partage – disons une *co-sécularité*. Restituer la texture du temps en 1492 est le moyen le plus sûr pour ne pas célébrer de manière béate l'épiphanie des temps modernes : on sait bien aujourd'hui que Christophe Colomb fut davantage un héraut de l'apocalypse qu'un héros de la modernité²⁸. Mais il n'était pas le seul alors à se laisser échauffer par la fièvre eschatologique. Sanjay Subrahmanyam a décrit ce rendez-vous hasardeux des peurs inconsciemment partagées dans des sociétés qui, pour n'être pas entièrement connectées, ont éprouvé au même moment, et de manière comparable, l'inquiétude exaltée de la fin des temps²⁹. L'extrême fin du XV^e siècle serait donc caractérisée par la conjonction accidentelle de plusieurs millénarismes : si l'entreprise de Christophe Colomb et, au-delà, l'expansion portugaise du temps du roi Manuel I^{er} doivent se comprendre dans ce contexte eschatologique, le X^e siècle de l'Hégire (qui commence en 1494) précipite également, au Maghreb, en Anatolie et en Iran, l'espoir du *mujaddid* qui viendra réorganiser le monde connu. Incarnation d'Ali ou d'Alexandre, Shah Isma'il bouleverse à partir de 1501 le jeu iranien ; il apparaît également nimbé d'une aura messianique. Et c'est ce même mouvement (appelé « mahdisme ») qui entraîne en Inde la puissante dynamique millénariste *mahdawi* autour de Sayyid Muhammad (1443-1505), qui vit dans la chute de Jaunpur tombée aux mains de la dynastie des Lodi le signe annonciateur des temps nouveaux.

26. Je reprends ici quelques réflexions de Julien Loiseau exposées dans sa présentation au forum du CRH « Contextes et histoire globale » cité note 11.

27. Voir sur ce point FAUVELLE-AYMAR François-Xavier, *Le rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Alma, 2013.

28. CROUZET Denis, *Christophe Colomb. Héraut de l'Apocalypse*, Paris, Payot, 2006.

29. SUBRAHMANYAM Sanjay, « Du Tage au Gange au XVI^e siècle : une conjoncture millénariste à l'échelle eurasiatique », *Annales HSS*, 56-1, 2001, p. 51-84.

À cette conjonction hasardeuse des fins de siècle, on peut ajouter les nombreuses prophéties du calendrier cyclique maya qui annonçaient le bouleversement du monde et l'irruption d'une nouvelle religion, à la veille du débarquement des conquistadors. Peut-être ces prophéties rétrospectives expriment-elles « l'effort des vaincus pour interpréter l'événement », comme le suggère Nathan Wachtel ; il n'est pas exclu non plus que certains prodiges et prophéties (attestés également au Pérou et au Mexique) aient provoqué dans les sociétés amérindiennes un mouvement de sidération lié à l'attente de la fin des temps, qui peut avoir affaibli leurs défenses au moment où ils découvraient l'Ancien Monde³⁰. Tel est l'étourdissant paradoxe de ce que Machiavel appellerait la *qualità dei tempi* : la naissance du monde résulte peut-être de cette rencontre hasardeuse entre les consciences temporelles de plusieurs sociétés qui, séparément mais semblablement, craignaient la fin de *leur* monde.

Si le monde n'existait pas plus pour le XV^e siècle que le XV^e siècle n'existait pour le monde, une certaine qualité d'inquiétude a donc animé de la même manière plusieurs sociétés humaines qui se retrouvaient de manière hasardeuse au même moment, soit dans une période qui correspond aux années 1490-1510 de l'ère chrétienne, dans une contemporanéité partagée. Cela suffit-il à donner consistance à une périodisation mondiale ? Non, bien entendu. Le simple fait de dater par convention des événements mondiaux en adoptant rétrospectivement des calendriers (donc des principes de périodisation) que ne connaissaient pas les sociétés qu'affectaient ces événements suffit à universaliser un point de vue particulier – en l'occurrence celui de l'Europe.

Romain Bertrand l'a magistralement montré en décrivant le « rendez-vous manqué » que constitue le premier contact entre marchands néerlandais et princes javanais dans la baie de Banten lors de la « Première expédition » de Cornelis de Houtman. Dira-t-on qu'elle a eu lieu le 22 juin 1596 ? Mais ce lieu n'est pas commun : il n'est spécifique qu'aux Hollandais qui ont adopté, en résistant, le calendrier grégorien. Leurs interlocuteurs javanais agissent dans un calendrier cyclique très complexe qui établit des intensités différentes en fonction des années fastes ou néfastes – par exemple, chaque période de mutation politique ne peut avoir lieu qu'en année 0 + 3 à partir de la chute de Majapahit. Ce n'est pas le cas à ce moment ; ils ne s'attendent donc pas à vivre un événement mémorable. Certes, l'islamisation des sociétés littorales redresse progressivement ce temps cyclique en le linéarisant

30. WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus. Les indiens du Pérou devant la conquête espagnole*, Paris, Gallimard, 1971, p. 38.

historiquement. Mais pour les sources islamiques, nous sommes, le sixième jour du dixième mois de l'an 1004 de l'Hégire :

On devine ici sans peine la différence qui, d'emblée, s'établit entre les horizons d'attente hollandais et javanais : Houtman et ses équipages vivent à quatre années de l'entrée dans un nouveau siècle, alors que les lettrés musulmans de Banten ont franchi quatre ans auparavant le seuil du premier millénaire de l'islam³¹.

La conclusion ne peut être qu'incertaine. En voulant donner une consistance historique au siècle entendu comme cadre conventionnel de périodisation, on poursuit certainement une chimère. « Qu'est-ce que le XVI^e siècle ? » se demandait Fernand Braudel. Étrange question, quand on y songe, que celle de l'essence d'un siècle – l'historien y répondait par une « vision » : « je vois “notre” siècle coupé en deux comme Lucien Febvre et mon admirable maître Henri Hauser, un premier siècle naîtrait vers 1450 pour s'achever vers 1550, un second le relancerait alors jusque vers 1620 ou 1640³² ». Scinder, décaler et faire trembler les limites : on reconnaît ici la manière qu'ont les historiens de ruser avec les siècles. Mais le « notre » interroge : dans sa leçon inaugurale au Collège de France, Braudel prétendait appartenir à « la patrie étroite du XVI^e siècle³³ ». Sans doute ce patriotisme du siècle pourra aujourd'hui paraître malvenu à une histoire soucieuse de faire varier ses points de vue. Mais encore une fois, le décentrement du regard est un exercice de vigilance, en aucun cas un objectif de connaissance : ceux qu'Erwin Panofsky appelait malicieusement les « déperiodiseurs »³⁴ proposent-ils autre chose que le vertige d'un temps vaporeux et sans limite ? Pour ne pas être dupe de ses propres artifices, l'historien se doit de maintenir en alerte les connotations implicites des cadres de périodisation qu'il utilise. Le siècle en fait partie, qui oppose aux soupçonneux les airs candides de sa fausse neutralité. Le rapporter sans cesse au point aveugle à partir duquel s'origine sa perception du temps est le prix à payer pour continuer à faire de l'histoire malgré tout – c'est-à-dire malgré le tout des siècles.

31. BERTRAND Romain, *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XV^e-XVII^e siècles)*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 301-302.

32. BRAUDEL Fernand, « Qu'est-ce que le XVI^e siècle ? », *Annales ESC*, 8-1, 1953, p. 73.

33. BRAUDEL Fernand, « Positions de l'histoire en 1950 », dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 37.

34. PANOFSKY Erwin, *La Renaissance et ses avant-couriers dans l'art d'Occident*, trad. fr. Paris, Flammarion, 1993 (1^{re} éd. 1957), p. 21.